

ravin en ravin, refoulés par le seul poids de l'armée de Sobieski. Le grand visir Kara Mustapha, espérant avoir raison en un seul jour et de l'armée chrétienne qui vient l'attaquer et de Vienne qu'il assiège depuis longtemps, a ordonné l'assaut, et il se prépare à marcher au-devant de l'ennemi. Prendre Vienne d'une main, de l'autre abattre l'armée chrétienne, cette œuvre de géant sourit à son orgueil. Mais la garnison de Vienne qui voit du haut de ses remparts descendre l'armée libératrice est devenue invincible, elle repousse toutes les attaques. A dix heures du matin le gros de l'armée chrétienne a franchi les défilés; elle est en bataille sur l'immense ligne qui s'étend en demicercle autour des positions avancées des Turcs, en appuyant une de ses ailes au bras sud du Danube. Les Polonais seuls, qui ont plusieurs milles de plus à faire dans les gorges du Wenersberg, ne sont pas arrivés. Sobieski ordonne de les attendre. A onze heures ils occupent leur poste de bataille. Quand leurs cuirasses dorées apparaissent étincelantes aux rayons du soleil, un long cri s'élève sur toute la ligne de l'armée chrétienne : *vive le roi Jean Sobieski!* Ah! oui, qu'il vive pour la gloire de la Pologne et pour le salut de la chrétienté; et, lorsqu'il ne sera plus, puisse son nom vivre dans la mémoire reconnaissante de l'Allemagne, sauvée par cette épée polonaise de la conquête musulmane et du joug odieux des Turcs!

Le moment est venu. Jusqu'ici il s'agissait de savoir si Sobieski et son armée arriveraient sur le champ de bataille à travers des obstacles naturels, qui semblaient devoir leur en fermer l'entrée. Il y sont. La puissante cavalerie que le grand visir a détachée contre eux n'a pas

même pu retarder le cours du torrent, qui a tout emporté. Sobieski a conquis son champ de bataille, c'est sa première victoire. Maintenant il lui reste deux choses à faire : gagner la bataille, forcer le camp retranché dans lequel le visir peut soutenir un dernier combat. Il est midi, les soldats ont mangé à la hâte les provisions qu'ils avaient apportées; Jean Sobieski et les principaux chefs ont mis pied à terre pour dîner sous un arbre, et le roi de Pologne a donné ses dernières instructions à ses lieutenants. La chaleur était accablante, cependant l'armée, formée en demi-cercle, s'ébranle en poursuivant cette savante manœuvre, qui consiste à refouler l'armée turque toute entière sur son camp. Les Turcs avaient profité du répit que Sobieski avait été contraint de leur donner pour prendre de fortes positions. Il faut les enlever. Le héros polonais, portant la victoire dans ses yeux, va de corps en corps communiquer à tout le monde l'ardeur dont il est animé. Il sait toutes les langues, et comme presque toutes les nations européennes sont représentées dans son armée, il parle à chaque nation la sienne : slave aux Slaves, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, français aux Français, car nous le disons avec bonheur, si la politique de Louis XIV avait refusé des secours à l'Empereur, notre ennemi naturel, les Français qu'on trouve toujours là où il y a de la gloire à acquérir étaient accourus en bon nombre se ranger sous le drapeau de Sobieski.

De midi à cinq heures, l'armée chrétienne ne cessa de marcher en avant en poussant devant elle les corps de l'armée turque qui cherchèrent à l'arrêter. La lutte fut très-vive, et sur plusieurs points les Turcs résistèrent avec une grande